

L'Opéra fou de la vie

Danièle Gasiglia-Laster, a dirigé l'édition Les oeuvres complètes de Jacques Prévert dans la Bibliothèque de la Pléiade.

« Tout droit de reproduction interdit sans autorisation »

L'Opéra de la lune est édité en 1953 à la Guilde du livre par Albert Mermoud, qui a déjà publié plusieurs livres de Jacques Prévert : *Grand Bal du printemps* (1951) et *Charmes de Londres* (1952), accompagnés de photographies d'Izid, puis, la même année, *Guignol*, illustré de dessins d'Elsa Henriquez. Prévert aime beaucoup cette confrontation des images et des mots, les unes se mêlant aux autres, mots et images se complétant et se prolongeant. Il poursuivra longtemps encore ce dialogue avec ses amis peintres et photographes, Picasso, Villers, Miró, Max Ernst, Chagall, Calder, et bien d'autres, construisant avec eux de magnifiques oeuvres en commun, résultats d'échanges, de complicités, de sensations et d'émotions partagées. L'interférence des arts lui plaisait et son oeuvre suggère souvent que la musique peut susciter des images, les images des sons, les mots des couleurs ou des notes. Un opéra à partir d'un de ses textes l'aurait sans doute séduit, lui qui aimait utiliser ce mot dans un sens très large. Car pour Prévert, l'opéra, c'est ce qu'on rêve et qu'on chante dans sa tête, c'est le jardin qu'on s'invente, le monde qu'on reconstruit mais aussi, inversement, celui qu'on déplore, c'est le cri exaltant ou déchirant de la vie. Dans ses *Contes pour enfants pas sages*, publiés en 1947, il imagine un Opéra des girafes mais « comme les girafes sont muettes, la chanson reste enfermée dans leur tête ». Ces cantatrices sans voix chantent avec tristesse la fin des girafes exterminées par les hommes. L'opéra peut être triste, en effet, il est le reflet de l'existence. Étrangement, pour Prévert, « la musique c'est le soleil du silence ». Comme si elle émanait du silence, un peu comme la lune de la nuit. L'opéra, c'est également le vert paradis de l'enfance : l'enfant Jacques Prévert avait un chat prénommé « Sigurd », nom emprunté à l'opéra d'Ernest Reyer, dont son père, André Prévert, chantait des airs à tue-tête. André avait aussi à son répertoire un air de *Grisélidis*, opéra-comique de Massenet, qui commençait ainsi : « Oh lune amie, oh ma complice... ». *L'Opéra de la lune* qui raconte la complicité d'un enfant avec la lune se souviendrait-il de cet air ? De celui-là et de bien d'autres sans doute. Prévert, dont les goûts musicaux ne sont pas conventionnels et qui aimait des musiques très diverses, des plus populaires aux plus savantes, appréciait aussi bien *L'Opéra de quat'sous* de Kurt Weill que *Wozzeck* d'Alban Berg, ou les *Carmina Burana* de Carl Orff, découvertes l'année où paraît *L'Opéra de la lune* et qui lui inspirèrent un poème publié dans *Choses et autres*. Peut-être avait-il eu aussi connaissance de l'opéra du musicien intitulé La Lune...

Les échanges de deux rêveurs

L'histoire de la genèse de ce livre commence comme un conte. Nous sommes en 1948. Jacqueline Duhême, jeune dessinatrice de 20 ans, travaille chez le peintre Matisse. À l'occasion, elle fait quelques petites courses pour lui et il lui demande un jour d'aller voir Jacques Prévert à Saint-Paul de Vence. L'auteur de *Paroles*, recueil sorti en librairie dans sa première édition en 1946 et publié dans une version augmentée en 1947, est alors très connu. Le succès du livre est tel que des photos du poète sont publiées dans de nombreux journaux. Jacqueline est chargée de faire dédicacer un exemplaire pour le fils de Matisse. C'est la première fois qu'elle rencontre ce célèbre écrivain et elle est très intimidée. Mais l'accueil est simple et chaleureux. Elle retournera souvent le voir et elle lui confie un jour qu'elle aimerait beaucoup dessiner pour des livres destinés aux enfants. Prévert lui propose alors d'écrire un texte pour elle et, dès 1950, ils commencent à parler ensemble de ce qui va devenir *L'Opéra de la lune*. C'est à une rêverie commune que se livrent la dessinatrice et le poète, à un échange constant d'idées, d'envies, d'images. Prévert demande par exemple à Jacqueline Duhême ce qu'elle souhaiterait dessiner et quand celle-ci répond : « des moutons », il lui dit : « Alors je parlerai de moutons... ». Mais il arrive aussi que l'auteur du texte esquisse un dessin pour montrer à la dessinatrice ce qu'il attend

d'elle : celui, par exemple d'une pleine lune habitée par des sélénites. Comme un metteur en scène qui expliquerait au décorateur sa vision des différents tableaux d'une pièce... ou d'un opéra. Ce travail ressemble de très près à la démarche qui est la sienne pour l'écriture de ses scénarios et dialogues de films qu'il commence toujours par des dessins – personnages, décors, objets – esquissés sur une grande feuille de papier et légendés par lui en quelques mots ou quelques lignes. Quand il fait un travail en collaboration, Prévert aime, en effet, avoir une conception globale de l'oeuvre et, inversement, ne pas emprisonner les collaborateurs dans leur métier ou leur spécialité : chacun participe à la fois à l'élaboration des images, à l'histoire, à tous les éléments de ce qui est en train de se construire.

Cet opéra est, au départ, d'un genre bien particulier, puisque la musique – comme celle de *L'Opéra des girafes* – n'existe que dans la tête de l'auteur, de la dessinatrice et du lecteur, à l'exception d'une chanson : *La Chanson dans la lune*, dont Prévert confie d'abord la composition à Joseph Kosma. Celui-ci est pressenti jusqu'à une date assez tardive, comme en témoignent les trois maquettes préparatoires à *L'Opéra de la lune* qui indiquent : « Musique de Joseph Kosma ». Mais, sans doute à cause d'une brouille avec le musicien, qui n'a pas suivi Prévert et Grimault dans leur procès intenté au producteur de *La Bergère et le ramoneur*, c'est en définitive la musicienne Christiane Verger qui le remplace. Amie d'enfance de Jacques Prévert, elle a mis en musique nombre de ses textes et en particulier le premier connu de lui : *Les animaux ont des ennuis* (publié dans *Histoires*).

Le travail se poursuit sur presque trois ans parce que Jacqueline Duhême a beaucoup à faire chez Matisse et que Prévert est lui-même très occupé. Pour Prévert et sa jeune collaboratrice, c'est donc un peu un divertissement que cet Opéra de la lune, conçu dans une bonne humeur semblable à celle des sélénites de leur histoire et, toujours, dans la même volonté de concertation. Cet amoureux des couleurs transmet ses désirs à la dessinatrice : « Il me disait : "Là, tu vois, tu pourrais mettre du bleu, peut-être un peu de vert"... ». Mais l'influence est réciproque : il modifie parfois son texte en découvrant les nouvelles planches de Jacqueline. Un détail, un personnage, une lumière plus sombre ou plus claire, une touche de couleur stimulent son imagination.

Enfants de la lune, enfants dans la lune

Qui est ce Michel Morin dont Prévert nous raconte l'histoire dans *L'Opéra de la lune* ? Un petit garçon imaginaire, bien sûr, mais il doit beaucoup à sa fille, Michèle, qui a sept ans au moment de la rédaction de ce conte. En première page d'une des maquettes préparatoires, un dessin représente la devanture d'un magasin sur laquelle le mot « Minette », surnom que donnait affectueusement Prévert à Michèle, est écrit de la main même de l'auteur. Un soir, elle a dit à son père, avant de s'endormir : « J'ai des oiseaux plein les yeux, sûrement je vais rêver d'un jardin ». Il suffisait donc à Michèle de fermer les yeux pour voir tout un monde et pour orienter ses rêves. Prévert cite ces mots si poétiques de sa fille dans un texte évoquant Miró et, s'adressant à son ami peintre, il lui fait remarquer qu'il s'agit de son « portrait » : « Ce jardin c'est le même quelque part que le tien ». Le rapprochement est d'autant plus intéressant que Morin, c'est un peu aussi Miró, dont le nom en est presque l'anagramme. L'ajout d'un "n" donne une sonorité plus aérienne et plus joyeuse au prénom de cet enfant de rêve, de cet enfant qui rêve. Prévert évoquera l'enfance de Miró, petit garçon très imaginatif, dans un grand texte d'hommage à l'artiste, trois ans plus tard. Miró a été un enfant triste, comme ce Michel Morin, dont le texte suggère qu'après avoir été abandonné par ses parents, il a été mis dans une famille d'accueil qui ne s'occupe guère de lui. Le peintre, lui, élevé par un père horloger qui a failli l'étouffer, voire le tuer en le forçant à étudier dans une école de commerce, s'est échappé grâce au pouvoir du rêve et de l'imagination. Miró a triomphé de son père en s'inventant d'autres mondes ; il a créé lui aussi un opéra à sa manière :

« Sur les murs de la ferme

éclaboussés de sang solaire
radieusement
Miró enfant trace en rêvant
d'un doigt lucide sûr et tremblant
le plan des fabuleux décors
de l'opéra fou de la vie »

Miró, c'est l'éternel enfant, un être lunaire qui sait, comme Michel, échapper à la terre, aux pesanteurs terre à terre, c'est Aladin et sa lampe merveilleuse, et quand il grandit, nous dit Prévert, « les lavandières de la lune lavent les draps de l'insomnie ». Cette lune est en effet souvent associée au peintre qui lui-même l'intègre à ses tableaux : dans *Joan Miró*, Prévert évoque *Chien aboyant à la lune* et *Femmes et oiseaux devant la lune*. Miró, raconte-t-il, est encore poursuivi, à l'âge adulte, par des briseurs de rêve comme certains acheteurs ou vendeurs mais il prend son envol pour rester hors d'atteinte, de la même manière que Michèle... et que Michel :

« Portes et fenêtres grandes ouvertes
Miró chez lui la nuit
Miró ferme les yeux
Miró heureux sourit
Son paysage en rêve entre là comme chez lui »

Les personnages de rêveurs éveillés ou endormis sont nombreux chez Prévert, qui demeure très marqué par le surréalisme, bien qu'il ait quitté le mouvement de Breton en 1930. Lange, personnage principal du *Crime de M. Lange*, film réalisé par Renoir en 1935 et dont Prévert a écrit les dialogues, est un de ces êtres lunaires, toujours ailleurs parce qu'il invente constamment des histoires. Quand il les écrit, il peut rester toute la nuit éveillé sans fatigue car, dit-il, « quand j'écris, c'est comme si je dormais ». Quelques années après, un autre personnage imaginé par Prévert, le Baptiste des *Enfants du paradis*, dont le scénario et les dialogues sont écrits en 1943, revendique clairement son appartenance à la lune : « c'est mon pays, la lune ! Celui-là n'est pas des nôtres, il n'est pas né comme nous. Une nuit que la lune était pleine, il est tombé, c'est tout ! ... Et il ne veut rien entendre, et il ne veut rien comprendre, et il rêve de choses impossibles... Et pourquoi impossibles, puisque je les rêve ces choses ! ».

Un monde idéal

Rêve et réalité sont intimement liés. Baptiste dit en substance : si je rêve « ces choses », c'est qu'elles peuvent advenir. Prévert a déjà imaginé une société idéale, un an auparavant, avec *Lettre des Îles Baladar*. Il est persuadé que concevoir un monde harmonieux est le meilleur moyen de s'en rapprocher et d'avoir le courage de se battre pour le faire éclore. Les indigènes des Îles Baladar, un temps exploités par les hommes du Grand Continent se révolteront pour retrouver leur vie rêvée.

La lune semble bien, très souvent, amicale, souriante, apaisante, comme dans l'opéra entendu pendant l'enfance. Le monde de la lune est lui aussi un monde idéal : on passe son temps à chanter et à danser, les éléments eux-mêmes sont apaisés – « Et la mer n'était jamais mauvaise. Sur la lune, elle fait seulement semblant » -, animaux et êtres humains cohabitent en toute harmonie et inventent des chorégraphies et des chansons. La différence de ce monde avec celui de la terre, ce n'est pas seulement, en effet, cette coexistence paisible des êtres mais aussi une inventivité de chaque instant. De même que les indigènes des Îles Baladar s'inventaient leur cinéma, les sélénites créent en permanence un opéra joyeux, qui les rend heureux, et où chacun est à la fois spectateur et acteur. Rien ne s'achète et tout le monde travaille tout le temps... à la beauté. Prévert suggère à la fois que l'art est à la portée de tout le monde et que chacun peut s'y exercer mais aussi que cette créativité collective détournerait les populations de l'envie de s'entretuer. Les sélénites venus sur la terre repartent aussitôt en découvrant

les machines à tuer mais ils reviendront, prédit Michel, quand « ce sera la nouvelle terre ». L'enfant ne renonce donc pas à l'espoir de voir son rêve devenir réalité. Michel est un musicien, un peintre, un écrivain, tout cela à la fois. Il est une figure de l'artiste qui participe au progrès parce qu'il peut imaginer ce que serait un monde d'amour et de paix. Ce petit conte est aussi une apologie de l'art mais d'un art populaire, pratiqué par tous, où les genres et les styles se mêlent, où les oeuvres sont créées avec spontanéité, joie, dans le partage, et dans le but de faire plaisir.

Ombres et lumières

Dans l'imaginaire de Prévert, lune et soleil sont inséparables. Il les voit comme un couple : « le soleil est amoureux de la terre/La terre est amoureuse du soleil », écrit-il dans le beau poème d'*Histoires* qui préconise : « Soyez polis ». C'est le soleil qui accompagne Michel Morin dans la lune quand il a eu froid toute la journée et c'est la lune qui montre à Michel Morin le soleil. Il est d'ailleurs persuadé que son père est « un enfant de la lune » et sa mère « une petite fille du soleil ». L'un ne peut exister sans l'autre et le petit garçon explique que la lune réfléchit « à nous renvoyer la lumière du soleil ». Le conte joue du contraste de l'ombre et de la lumière qui ne s'opposent pas mais se mettent en valeur : Michel voit la lune « dans le noir de la nuit ». Lumière et jour, obscurité et nuit ont besoin les uns des autres : ils se mettent en valeur. Dans la lune de Michel, il y a « les équipes de jour qui travaillent à embellir les nuits. Et les équipes de nuit qui travaillent à embellir les jours ». Les oppositions semblent abolies dans un monde où le temps et où les humains sont tous, comme dirait Prévert, remontés en enfance. Sur la lune, les parents de Michel ont le même âge que lui et ils sont « devenus trop grands » et malheureux en tombant sur la terre. Les mondes parfaits rêvés par Prévert sont peuplés d'enfants, d'indigènes et d'animaux, c'est-à-dire d'êtres sans préjugés, qui ont un regard neuf sur le monde et qui ne recommenceront pas les erreurs des adultes.

Réinventer le langage, c'est améliorer la vie

Prévert met une fois encore en question les leçons apprises, les idées reçues qui empêchent le monde de progresser. Les gens trop raisonnables et trop sérieux qui ne comprennent pas Michel parlent un langage stéréotypé, emprunté à des expressions toutes faites : « cet enfant est un écervelé, toujours dans la lune, il déménage, il faudrait lui meubler l'esprit, lui mettre du plomb dans la cervelle ». L'enfant, qui a un esprit critique inné, se moque d'eux et remarque l'incongruité de l'expression « être dans la lune » : « Personne n'est jamais dans la terre sauf les mineurs qui tirent pour les autres les marrons du feu de l'Hiver ». Comme Prévert, Michel Morin rajeunit le langage en prenant au pied de la lettre les mots et les locutions figées et en créant ainsi des métaphores originales : la Misère, qui devient une allégorie, a fait son apparition en cachant à ses parents le ruisseau bleu près duquel ils dansaient ; alors explique-t-il, son père et sa mère « sont tombés dans la Misère » et ils l'ont « laissé tomber aussi ». L'enfant disculpe ainsi ses parents de l'avoir abandonné et Prévert suggère l'impossibilité, pour ces parents victimes, de sauver leur enfant de l'abîme dans lequel ils se sont retrouvés. Les « quartiers » de la lune, où se promènent les sélénites, sont assimilés aux quartiers d'une ville et son « croissant » est comparé à celui du petit-déjeuner tandis que la nuit devient le café : « Et le blanc croissant de la lune / au grand comptoir du jour qui luit / prend son bain tous les matins / dans le café noir de la nuit ». Familiarité de Michel avec la lune mais aussi sentiment que jour et nuit se fondent dans une même unité, naissent constamment l'un de l'autre. Les leçons apprises des terriens l'ennuient, de même que leurs proverbes stupides ; dans la lune, tout ce qui brille n'est pas d'or car « tout brille simplement ». La nouvelle terre espérée par Michel devra se débarrasser, à l'évidence, des idées toutes faites et d'un langage usé et peut-être se débarrassera-t-elle, par la même occasion, des machines à tuer qui ont effrayé des sélénites venus en vacances.

Conte féérique ou conte subversif ?

Les rêves mènent souvent vers des sentiers de traverse, là où on ne s'y attendait pas. Selon Jacqueline Duhême, Prévert avait souhaité, au départ, raconter l'histoire d'une petite danseuse de l'Opéra de Paris. Or, la danse est une activité très intense dans *L'Opéra de la lune* mais elle n'en est qu'un des éléments. Prévert a conservé l'opéra mais, en tant que genre, probablement parce qu'il contient tous les genres : non seulement la danse et la musique mais aussi le chant, la peinture, la littérature, le théâtre, souvent même la sculpture et l'architecture. Cet Opéra de la lune est plus beau que tous les opéras puisqu'il s'agit d'un opéra idéal, permanent, auquel tout le monde contribue. Opéra impossible ? Pourquoi impossible, dirait Baptiste, puisque Michel Morin en rêve ? Mais il ne faut pas s'y tromper : Prévert ne nous offre pas seulement une fantaisie poétique sur le rêve et tous ses possibles. Le récit qui commence comme un conte de fées - « il était une fois... » -, ne ferme pas les yeux sur la vie réelle et ses imperfections. Tous les mondes imaginaires inventés par Prévert disent aussi que pour parvenir à être heureux ou à le rester, il faut être vigilant et au besoin se battre. Le héros de l'histoire n'est pas prince ou fils de prince et ne vit pas heureux dans un château : « il était une fois / un petit garçon qui n'était pas gai. / Il n'y avait pas beaucoup de soleil où il habitait ». Prévert nous a bien prévenus dans un autre de ses textes que « le soleil ne brille pas pour tout le monde ». Les indications qui suivent nous apprennent que l'enfant a été abandonné et n'est aimé de personne. Mais si le petit Gavroche des *Misérables* était « heureux parce qu'il était libre » - c'est ainsi que le décrit Victor Hugo -, Prévert nous montre que Michel Morin a des moments de bonheur parce qu'il a de l'imagination et vit une existence parallèle. Il a, lui aussi, conquis sa liberté. Le monde de la lune - un pays où l'on ne se tue pas, où il n'y a ni pauvres ni riches, où on se préoccupe avant tout d'être heureux et de rendre heureux les autres -, se visite en rêve mais pourrait bien devenir une réalité si les hommes le voulaient. Le conte fait par deux fois référence au 14 juillet : c'est « tous les jours le Quatorze juillet dans la lune » explique Michel. Il dit aussi que le Quatorze juillet est son moment préféré de l'Histoire de France, ce moment où « on ouvre tout grand les prisons », ce moment où l'on fait la révolution... Ce récit merveilleux est donc également un conte subversif. Michel, qui n'aime pas le bruit des canons et des machines à détruire, qui remet en question les idées reçues et le langage usé des adultes, qui invente une nouvelle forme d'opéra, est un petit garçon bien contestataire, un de ces « enfants pas sages » pour lesquels Prévert a composé des histoires. Les adultes qui commentent ses rêves trouvent d'ailleurs qu'« il déménage ». Serait-il fou, lui qui croit faire des allers-retours dans la lune ? Faut-il être fou pour vouloir autre chose que ce qui est ? Miró qui peint « les fabuleux décors de l'opéra fou de la vie » ne raconte-t-il pas lui aussi, à sa manière, *L'Opéra de la lune* ? Cette folie-là est celle des êtres qui voient plus loin que les autres, comme le dit encore Prévert dans le très beau poème intitulé *Peintures de Luc Simon* :

« Hors des leurres de l'heure
hors du temps compté
Simplement ailleurs
où tout est plus vrai ».

L'Opéra de la lune est un hommage à l'enfance et à tous ceux qui ont su garder en eux une part d'enfance, à tous les rêveurs, à la vie, aux révolutions qui détruisent les Bastilles, à la force des images - celles que nous créons avec des mots ou avec des palettes de couleurs, avec des notes de musique, ou simplement avec notre tête... ou comme Prévert le dirait plutôt, avec notre cœur.